

# LES STRATEGIES RHETORIQUES DU NUMERIQUE

## Littérature, Traduction, Discours

ILARIA CENNAMO<sup>1</sup>, FABIO LIBASCI<sup>2</sup>, SILVIA MODENA<sup>3</sup>

<sup>1</sup>UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI TORINO, <sup>2</sup>UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DELL'INSUBRIA,

<sup>3</sup>UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MODENA E REGGIO EMILIA

### 1. Introduction

Au cœur des réflexions sur les liens entre langage, émotion et identité depuis l'Antiquité grecque et latine, la rhétorique (Amossy 2016; Amossy, Orkibi 2020; Paissa, Koren 2020) met en lumière les enjeux multiples du discours, entendu en tant qu'“articulation de textes et de lieux sociaux” (Maingueneau 2012 : 5). La relation rhétorique établie par l'orateur vis-à-vis de son auditoire, à travers un acte d'énonciation, a été récemment définie comme la “négociation de la différence entre des individus sur une question donnée” (Meyer 2020), dont l'objet et les stratégies peuvent varier en fonction des multiples contextes des débats publics (Charaudeau, 2020). Les contributions regroupées dans le présent volume se donnent pour objectif de faire émerger la richesse des stratégies rhétoriques qui caractérisent le discours numérique, ses technodiscours (Paveau 2017) ainsi que les processus communicatifs et traductifs qui l'alimentent (Rochard 2017 ; Fort et Lautel-Ribstein 2013).

À cette fin, nous souhaitons prendre en compte plusieurs genres de discours (littéraire, institutionnel, politique, médiatique, sportif) dans l'intérêt d'étudier les transformations déterminées par le médium du numérique au sein des différents genres. Plus précisément, la conception de ce numéro a permis d'accueillir les réflexions présentées lors de la journée d'études destinée aux jeunes chercheurs francisants qui a été prévue par la Società Universitaria per gli Studi di Lingua e Letteratura Francese (SUSLLF) le 30 septembre 2022 auprès du département de *Studi Linguistici e Culturali* de l'Université de Modène et Reggio d'Émilie, et co-organisée par le département de *Scienze economico-sociali e matematico-statistiche* de l'Université de Turin.

Dans le but d'élargir les communications proposées lors de cette journée, les contributions ont été organisées autour des trois axes prévus par la journée, chaque axe étant introduit par la réflexion d'un expert du domaine convoqué :

1. les stratégies rhétoriques dans les discours littéraires à l'ère du numérique;
2. les enjeux traductifs liés à la rhétorique, au croisement de la traduction humaine et de la traduction automatique (TA) ;
3. rhétorique et nouvelles formes de délibération : dispositifs et identités numériques.

## 2. Les trois axes de la réflexion autour des stratégies rhétoriques du numérique

### 2.1. Les stratégies rhétoriques dans les discours littéraires à l'ère du numérique

L'émergence d'une littérature hors du livre s'accompagne depuis au moins une décennie d'une réflexion théorique et critique visant à énumérer et à faire reconnaître de nouveaux supports d'autres espaces<sup>1</sup>. Comme Alexandre Gefen l'écrit : « lorsque le lien avec le support écrit se défait, l'aventure de l'écriture cède place à d'autres formes d'explorations artistiques » (Gefen 2021, p. 175). La littérature a déjà fait l'objet d'un colloque en 2018<sup>2</sup> et les Twaïkus, haïkus sur Twitter, ou les Twillers, « thrillers interactifs inventés en 2008 par Matt Ritchel (Gefen 2021, p.176), ne manqueront pas d'attiser la réflexion. Nous sommes face à une extension du champ littéraire, à cette littérature plasticienne qui navigue entre les arts et les médiums comme chez Sophie Calle<sup>3</sup>. D'autre part, la remise en question du caractère supposément allographique de la littérature, peut nous faire redécouvrir « des formes littéraires passées ou exotiques un peu oubliées, comme toute la galaxie des formes poétiques brèves et des écritures de circonstances » (Gefen 2021, p.176). Il est indéniable que ces expérimentations, dont l'hybridité semble être le maître-mot, ont été propulsées par la naissance et le développement de l'univers numérique. Le rôle d'internet a été déterminant : il a permis au talent littéraire de pouvoir se passer des intermédiations traditionnelles liées au livre<sup>4</sup>. Nous serions ainsi face à un monde littéraire qui est déjà après le livre pour reprendre le titre d'un essai de l'écrivain François Bon.

<sup>1</sup> Cf. *La littérature exposée. Les écritures contemporaines hors du livre*, sous la direction d'O. Rosenthal et L. Ruffel, *Littérature n. 160*, décembre 2010. Voir aussi, J. Meizoz, « Extension du domaine de l'œuvre », *Intérférences littéraires n. 23*, sous la direction de G. M. Gallerani, M. C. Gnocchi, D. Meneghelli, P. Tinti, mai 2019, pp. 186-193.

<sup>2</sup> Cf. *La littérature : une nouvelle écriture ?* Journée d'étude tenue à la Maison des Sciences de l'Homme de Lyon le 13 novembre 2018 et organisée par Gilles Bonnet et Florence Théron.

<sup>3</sup> Cf. A. Gefen, *L'idée de littérature*, cit., p. 176.

<sup>4</sup> Cf. p. 256.

Néo-littérature, non-littérature, monde post-littéraire : ces mots traduisent la hantise et la stupeur de la critique : d'un côté cette partie de la littérature semble s'inscrire dans un champ nouveau, celui des études visuelles, mais de l'autre côté les instruments théoriques semblent insuffisants pour comprendre le tournant numérique.

Ce n'est pas un hasard si Alexandre Gefen termine son livre sur l'idée de littérature traversant les deux derniers siècles par certaines questions urgentes et dont les réponses demeurent incertaines.

Qui est écrivain, le romancier Gallimard publié à 400 exemplaires ou l'écrivain sur Wattpad et ses millions de vues ? Qui compte, l'auteur commenté par milliers ou l'auteur lu à l'université ? Quelle est l'œuvre importante, celle qui reçoit un prix ou celle qui est au centre d'une réécriture fanfictionnelle ? [...]. Où s'arrête le récit et où commence l'écriture dans le flux des errances numériques, lorsque l'économie de l'attention se réarticule à celle du désir et du besoin frénétique de consommer et de produire de la fiction ? Comment réfléchir aux œuvres collectives qui émergent en littérature après avoir marqué l'art contemporain ? (Gefen 2021, p. 267)

Le livre de Saemmer, *Rhétorique du texte numérique*<sup>5</sup>, s'efforce d'offrir une réponse à ces questions, à ce besoin de comprendre et analyser les e-littératures. La critique tente ainsi de saisir « l'écart entre les conceptions stéréotypiques de la littérature enseignées traditionnellement et les formes étendues proposées par le champ contemporain » (Gefen 2021, p. 179).

La fin de la bataille entre qui est pour et qui est contre ne sera pas pour demain mais seule la réflexion critique peut aider à focaliser les enjeux d'un tournant dont on commence à peine à mesurer l'étendue. Si Pascal Mougin s'insurge contre cette littérature numérique - à le lire ces phénomènes finiront par produire une dé-définition de la littérature - et en énumère les dangers : « désépécification du médium, relégation à l'arrière plan de la question du style et de l'esthétique, désautonomisation, désacralisation, indexation contextuelle, allographisation et indéterminations des contours de l'œuvre » (Mougin 2019, p. 20), François Bon, « l'un des premiers à défendre cet univers audiovisuel littéraire et à encourager l'évolution de la pensée littéraire vers d'autres gestes » (Thérond & Bonnet 2019, p. 3), manifeste de la tranquillité car « c'est de lire toujours dont il s'agit : histoire plus vieille que celle du texte » (Bon 2010, p. 10). L'apparente stabilité du livre finirait ainsi par révéler son illusion et son histoire. On risque de remplacer le livre, nous dit-on, ma ce risque ne va pas sans opportunités. Plus que jamais, assure l'auteur, « même avec le numérique, le corps écrit » (Bon 2010, p. 37). Ainsi n'importe quel auteur peut avoir son site ou son blog ; autant de possibilités

<sup>5</sup> Cf. A. Saemmer, *Rhétorique du texte numérique*, Lyon, Presses de l'ENSSIB, 2015. Voir aussi, R. Baroni, « Pour une narratologie transmédiée », *Poétique n. 182*, 2017, pp. 155-175.

d'écriture et des postures d'écrivain peuvent voir le jour et tout auteur peut faire usage d'un ou de plusieurs pseudonymes, nous dit-on. N'y aura-t-il donc plus de livres ? On pourrait rétorquer que cela arrivait aussi dans le passé et pour maintes raisons : « il n'y a pas de livre des *Fleurs du mal* hors le premier qui nous a permis de les lire » (Bon 2010, p. 69) par exemple. L'œuvre principale de Baudelaire, écrit Bon avec malice, « n'a jamais été un livre » (Bon 2010, p. 70).

La littérature imprimée a été toujours une partie de la littérature et à ses côtés il a toujours existé une littérature sans livre et les exemples abondent : les *Mémoires* de Saint-Simon étaient littérature avant de passer par l'impression ; on copiait les lettres de la marquise de Sévigné avant de les imprimer au risque de l'éphémère et de l'oubli. Et l'on n'oublie pas Kafka, « écrivain sans œuvre de son vivant » (Bon 2010, p. 137) et dont le *Journal* révèle son atelier au quotidien : on dirait un blog<sup>6</sup>. Mais il y a plus : « des œuvres majeures (Maupassant, Loti, mais aussi en partie Maurice Blanchot, Walter Benjamin, Henri Michaux ) sont des recompositions partielles sous forme de livre de parcours ébauchés sous d'autres formats » (Bon 2010, p. 265). À la limite, cette littérature hors le livre ou après le livre réintroduirait aussi l'idée de l'écrivain comme auteur d'un seul livre<sup>7</sup> qui se construit au jour le jour sous les yeux de ses lecteurs. Cela entraîne d'autres conséquences : quelle est la place de l'archive de l'auteur ? Que faire de l'existence des brouillons ? Toute une mémoire matérielle risque en effet de disparaître : plus de trace manuscrite, « au mieux, une suite de fichiers » (Bon 2010, p. 245)<sup>8</sup>. L'œuvre numérique casserait la frontière jadis fixe entre l'état fini et le brouillon : « chaque état de l'œuvre en mouvement permanent étant une proposition de lecture complète » (Bon 2010, p. 253). Là encore il faudrait peut-être nuancer car pour Baudelaire, Proust, Artaud la notion d'œuvre complète a été un rêve que la critique génétique s'empresse de faire revivre. Si c'est l'horreur per les uns car les bibliothèques pourraient ne plus détenir aucun livre, ses salles resteraient vides ou alors elles pourraient être remplies autrement, pour les autres il faudrait entrer dans une logique du risque, explorer les potentialités énormes du numérique et accepter une autre relation du lire à l'écrire.

Enfin, la littérature, c'est ce qu'il y a dedans ou bien comment elle se vend<sup>9</sup> ? Peut-on, doit-on résister au numérique ou cette résistance n'est déjà le signe plus sûr de la défaite ?

Reste « la nécessité d'ouvrir le territoire de la littérature en dehors des catégories et des systèmes hérités de l'histoire littéraire, en dehors du livre

<sup>6</sup> Cf. pp. 142-143.

<sup>7</sup> Cf. p. 199.

<sup>8</sup> Voir aussi p. 251.

<sup>9</sup> Cf. p. 121.

peut-être » (Gefen 2021, p. 184) : ce que cet ouvrage promet de faire avec les articles d'Alexandra Saemmer, de Francesca Dainese et de Roberto Laghi.

Dans « Saisir l'intermédialité du discours numérique en acte », Alexandra Saemmer revient à la nature multimodale du discours numérique, nature qui semble mettre en cause d'une part la littérarité des œuvres appartenant à la littérature numérique et de l'autre le rôle du lecteur. S'appuyant initialement sur deux exemples, le poème *The Dreamlife of letters* et un post publié sur un compte Instagram d'un profil de fiction, « Gabriela Manzoni », Saemmer fait surgir la relation tensive entre systèmes de signes différents et pose d'emblée le rôle du lecteur et de la vérité de l'art : un poème à l'écran est tout de même un poème ? Un profil de fiction qui produit des *posts*, peut-on le considérer à l'instar d'un auteur-personnage ? Mais il y a plus : contaminée par des enjeux marchands, la littérature est prise dans une lutte féroce pour attirer l'attention du lecteur, à son tour immergé dans un flux ininterrompu de mots et d'images. La critique, quant à elle, ne pourra pas s'abstenir de considérer les dispositifs à travers lesquels ces œuvres ont été produites et ont été mises en circulation. Dans le cas du profil « Gabriela Manzoni », il n'est pas vain de rappeler que tout lecteur doit être « ami » pour accéder aux *posts* soumis au contrôle préalable du dispositif et menacés de disparaître aussitôt. En dépit de ces questions et loin de considérer le lecteur comme un acteur passif du discours numérique, Saemmer lui réserve une place centrale : parce que l'accès à l'actualité de l'œuvre est toujours médié par ses filtres interprétatifs et parce que toute œuvre fait sens parce qu'elle fait problème comme Éric Mechoualan le dit, le lecteur est un acteur de premier rang dans le fonctionnement de la littérature numérique.

Dans les conclusions, Saemmer revient encore une fois à cette constatation : toute œuvre, imprimée aussi bien que numérique, redessine le passé auquel elle appartient et le présent à la pointe duquel elle se déplace encore. Le débat ne terminera donc jamais. Il est censé recommencer en fonction de la matérialité des médias impliqués, des lecteurs qui interprètent et de leur conception de la littérarité.

Francesca Dainese dans « Identité d'auteur et bibliothèques d'écrivains. Enjeux et perspectives à l'ère numérique » s'intéresse à la figure et à la fonction de l'auteur et de sa bibliothèque : l'ère numérique réalisera-t-elle la mort de l'auteur, annoncée déjà par Roland Barthes et Michel Foucault à la fin des années 1960 ? En deuxième lieu elle s'efforce de comprendre, par le biais du projet MONLOE consacré à Michel de Montaigne, l'inédite exploitation du corpus d'auteur grâce au format numérique. Troisièmement elle tente de saisir les enjeux des plateformes d'écriture. Le projet MONLOE, l'équivalent numérique de la Pléiade selon l'auteur de cet article, se propose de numériser les textes conservés et attestés chez Montaigne tout en essayant de reconstituer, à partir des références contenues dans ses écrits, les sources littéraires de l'écrivain. Ce projet permet par-dessus tout une mise à jour

continue et la visualisation des additions et des retouches. Dainese insiste sur la nouveauté de ce projet : véhiculer une image renouvelée de l'écrivain de Bordeaux, plus complexe et plus accessible à la fois dans un souci de mise en valeur et de transmission. Dans la deuxième partie de l'article Dainese attentionne les auteurs *amphibies* : à la fois auteur traditionnel et auteur "autoritatif" : François Bon incarne depuis quelques années déjà cette double posture. Avec la création du site [tierslivre.net](http://tierslivre.net) en 2004, l'auteur se livre à une sorte d'autofiction à la fois intégrale et sagement calculée, exagérée de surcroît. Il saute aux yeux le manque de filtrage et l'expérimentation des formes : du journal aux notes éphémères, des tweets à la description des projets en cours, Bon semble ainsi exploiter à fond un système fondé sur l'autopublication et les commentaires des lecteurs. Imprevisible, intempestive, interindépendante : telle serait l'écriture selon Bon à l'ère numérique. Certes, des questions se posent et Dainese a le mérite de les formuler : comment établir des critères d'évaluation des ouvrages littéraires dans un monde sans filtre éditorial ? Qu'advient-il de son site lorsque l'auteur ne sera plus ?

Dans la troisième partie de l'article, l'auteure s'intéresse aux plateformes d'écriture, *Wattpad*, *Fyctia* et *Atramenta*. Ces systèmes font émerger une masse anonyme d'auteurs mais en constant contact avec des lecteurs. Si ces *scriptors* constituent un défi pour le système éditorial, ils ne manquent pas de s'y référer pour autant car ils aspirent souvent au statut d'écrivain traditionnel. Le monde du livre, par ailleurs, ne manque pas de s'intéresser aux ouvrages issus des plateformes. Certes, on ne peut pas passer sous silence les conséquences de cette transformation : d'un côté la surabondance, la comptabilisation du nombre de lectures et de commentaires priment sur tout autre critère et de l'autre l'opinion de la majorité décide de l'affirmation ou de la diffamation d'un auteur, pire de sa vie ou de sa mort virtuelle. Mais il y a plus. Dainese rappelle que l'apparente démocratisation de l'écriture s'inscrit en réalité dans un système de hiérarchisation basé sur la capacité à imposer une tendance aussitôt mise en concurrence. L'ère numérique lance donc un défi aux auteurs et aux lecteurs : si tout le monde se fait auteur, qu'en est-il des *auctores* ?

Roberto Laghi dans « Caché derrière les écrans : le littéraire entre l'humain et la machine » porte son attention aux conditions matérielles et socio-économiques à la base des technologies numériques. Les questions posées par l'auteur nous concernent tous et toutes : qui/quoi écrit qui/quoi ? Qui s'adapte au langage de l'autre ? Comment les outils d'écriture conditionnent-ils notre discours ? D'autres questions surgissent au fil de la réflexion : qu'en est-il de l'écrivain numérique s'il n'a pas la capacité de comprendre les codes, les logiciels, les machines qu'il utilise ? Est-il en mesure de comprendre combien le logiciel pèse-t-il sur ses choix d'écriture ? Il n'est pas inutile de rappeler qu'il y a de conditions agissantes sur le

discours numérique et le fait que les utilisateurs ne le reconnaissent pas, suggère Laghi, rend le processus plus efficace.

La logique à la base d'Amazon montre que la marchandisation prend un sens beaucoup plus profond et dérangeant : le service Kindle Unlimited, par exemple, ne rémunérant pas les auteurs sur la base des ventes des livres mais sur la base des pages lues, ne peut ne pas impacter sur la façon d'écrire et bien sûr de lire. Les pages vaudront-ils ainsi plus que le livre, la série plus que le sens ? Il est de toute évidence qu'il faudra continuer à étudier l'impact de ces géants supposés être immatérielles.

Ce n'est pas un hasard si Roberto Laghi s'intéresse lui aussi à François Bon : comment approcher l'exemple le plus connu d'auteur capable de multiplier ses gestes d'écriture ? Faut-il juger par la négative sa manière de disperser et mettre en crise l'unité supposée de l'écrivain tel que nous le connaissons depuis quelques siècles déjà ? Ou alors ne faudrait-il pas saluer en lui la contemporanéité bienheureuse et la bonne jonction entre l'humain et la machine ?

Laghi n'offre pas de réponses à ces questions. Ses conclusions s'achèvent pourtant sur d'autres pistes de réflexions : il serait temps, par exemple, de considérer de près le processus de décentrement de l'humain par rapport à la place qu'il occupe. Il faudrait surtout considérer l'idée de l'interaction de plusieurs formes de cognition dont l'humain n'en est qu'une. S'habituer à l'idée que le code, comme les écrans, suggère Laghi, dissimulent et révèlent. Il suffirait d'apprendre à le lire pour ne pas en périr.

## **2.2. Les enjeux traductifs liés à la rhétorique, au croisement de la traduction humaine et de la traduction automatique (TA)**

À l'ère du numérique, et notamment, dans un contexte de communication multilingue et internationale (Guidère 2008, 2009 ; Rist 2017) qui implique des transformations profondes concernant aussi bien les processus que les pratiques de la traduction (Lavault-Olléon 2019; Monti 2019 ; Rochard 2017), de nombreux questionnements se présentent aux yeux des traductologues.

Tout particulièrement, à la lumière des problèmes de cohésion et de cohérence textuelle qui ont été soulevés par les traductologues qui étudient les formes d'interaction entre traduction humaine et traduction automatique (TA) (parmi lesquels Abadou et Saleh 2019; Bawden et alii 2017; Delorme 2021), il apparaît légitime de s'interroger sur les stratégies de traitement automatique des éléments rhétoriques, par exemple dans le contexte de l'intégration de la TA dans les réseaux sociaux ou bien plus généralement au sein des prestations automatiques offertes sur la toile par nombre d'outils numériques comme *DeepL* ou *Google Translate*, ou encore dans la sphère de la communication institutionnelle, politique et médiatique via le numérique.

Sur un plan théorique, à partir de la conception du numérique comme dispositif de conversion des formes langagières et des discours existants, il faut noter que l'analyse du discours numérique « pose plutôt un continuum entre l'ordre linguistique et l'ordre extralinguistique [...] : bien des productions numériques, comme le hashtag, le mème ou l'URL, ne se laissent pas analyser selon une perspective linguistique classique, mais appellent des aménagements épistémologiques, théoriques et méthodologiques » (Paveau 2017, p. 64).

Les transformations langagières issues du numérique se manifestent, notamment, au niveau de l'adoption de nouvelles « scénographies » numériques et verbales (Maingueneau 2016) dans lesquelles converge une multiplicité de productions à la fois discursives et traductives.

Cette convergence entre processus discursifs et traductifs nécessite aujourd'hui d'une reconfiguration basée sur de nouveaux modes de traduction capables de faire face à la mondialisation des énoncés politiques et sociétaux, dans le cadre d'une opération « dialogique » (Pineira-Tersmontant 2020, p. 18) censée s'adresser de manière pertinente à des auditoires distincts.

Dans ce contexte, la pratique de la traduction aurait intérêt à être conçue en tant que « ré-énonciation traductionnelle » pour reprendre les mots choisis par Barbara Folkart déjà 1991 dans son ouvrage paru aux éditions Balzac sous le titre *Le Conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*. Il s'agirait de revenir à une conception de « traduction-écriture » à vocation interculturelle et multilingue, dont l'objectif serait de mettre en rapport des éléments de culture (ou de politique linguistique) et des modes rédactionnels (El Qasem et Plassard 2017, p. 174).

En d'autres termes, les pratiques numériques devraient contribuer à inscrire la traduction de la rhétorique (Fort et Lautel-Ribstein 2013) dans une dimension purement pragmatique : la rencontre souhaitée entre l'approche analogique traditionnelle et l'approche numérique impliquerait la prise en compte de l'acte de traduction comme opération de communication fondée sur la centralité du sens et sur le fait d'être une pratique cibliste qui pose le réel comme cadre et le texte comme « unité de traduction pertinente » (Froeliger 2013, p. 230). Pourtant, face à la prolifération et à la circulation de traductions produites de plus en plus souvent de manière automatique et en l'absence d'une supervision dans l'espace numérique (Marchisio et alii 2020), on pourrait se demander si l'essence pragmatique et dialogique de l'activité traduisante est encore vraiment prise en considération, voire, recherchée dans cet espace.

Plus précisément, il serait légitime de se demander si la prouesse de la traduction neuronale (Yvon 2023) issue de la révolution artificielle de ces dernières années (Bartoletti 2020) ne serait pas en train de contribuer à l'effacement de la « plus-value de la biotraduction face à la machine »

(Loock 2019) ou, en tout cas, à l'introduction d'une nouvelle conception de la traduction qui passe par le numérique.

La circulation et la reprise multilingue de discours institutionnels et politiques via le dispositif numérique (comme la presse en ligne ou les réseaux sociaux) contribuent certainement à la redéfinition de nouvelles pratiques traductives, en rapport notamment avec leur nature instrumentale, interactive et adaptative étant au cœur des applications actuelles de l'Intelligence artificielle (IA) aux technologies de la traduction (Kenny 2022).

Dans le but de fournir de premiers éléments de réponse à ces questionnements, la section traductologique de ce volume est introduite par la contribution de Caroline Rossi, intitulée « La traduction automatique neuronale (TAN) et ses discours - Réflexions sur les implications discursives et sociétales des usages actuels de la TAN ». Dans cet article, l'auteure propose une réflexion d'envergure sur les effets découlant des usages actuels de la traduction automatique neuronale (TAN).

Tout d'abord, l'auteure se penche sur les métaphores qui caractérisent la rhétorique actuelle autour de la traduction et de l'IA : en revenant sur la métaphore du miracle utilisée par les médias pour rendre compte de l'IA et des avancées technologiques ayant soudainement fait leur apparition dans nos dispositifs numériques et mobiles ces dernières années, Caroline Rossi montre que sur un plan discursif, cette conception miraculeuse de l'IA a favorisé l'émergence d'autres métaphores conceptuelles concernant tout particulièrement l'opération traductive. En s'appuyant sur des exemples issus de discours médiatiques et publicitaires, l'auteure s'interroge sur les implications sociales que certaines conceptions métaphoriques de la TAN pourraient engendrer : elle met en avant le cas des discours métaphoriques en rapport avec l'agentivité et les capacités cognitive et intuitive attribuées à la TAN ainsi que la métaphore *extractiviste* faisant référence à l'apparente disponibilité des données multilingues utiles au fonctionnement des moteurs neuronaux. Sa contribution se développe ensuite autour des usages actuels de ces outils dans le but de proposer une évaluation des risques liés aux tendances propres à la « consommation passive » de la TAN.

Caroline Rossi conclut en soulignant l'intérêt de revenir, à l'heure actuelle, sur une (re)définition du processus de traduction humaine notamment en diffusant des discours informés et critiques capables d'orienter les nouvelles pratiques d'utilisation de la TAN, dans le sens d'une éthique du traduire consciente du fait que :

La traduction n'est pas une affaire de manipulation de mots, ni de propositions, mais la mise en rapport de cultures complexes produisant une transvalorisation culturelle dont la reconnaissance de l'autre soutient ou déstabilise les rapports au pouvoir. (Godard 2001, p. 55).

Ensuite, les deux autres articles traductologiques qui composent cette section du volume ont le mérite d'approfondir le rôle de la pratique traduisante dans deux contextes différents : la contribution de Federica Politanò, sous le titre « Les tweets menaçants de Donald Trump dans la presse française », se situe dans le paysage des réseaux sociaux, notamment celui de Twitter ; alors que Michela Tonti, dans son article intitulé « Splendeurs et misères de la traduction automatique : la métaphore argumentative dans les discours institutionnels, quelle(s) issue(s) ? », prend en examen le cadre du discours institutionnel européen.

Federica Politanò met en évidence que le recours journalistique aux réseaux sociaux pour la production de l'actualité contribue sur un plan social à la « circulation circulaire de l'information » (Pierre Bourdieu 1989) et que la traduction occupe une place considérable dans un tel circuit. L'auteure sélectionne une série de tweets menaçants publiés par l'ancien président américain Donald Trump tout au long de son mandat, afin d'analyser leur reprise et leur circulation au sein d'autres médias, y compris la presse écrite de France. Son étude porte sur la stratégie de l'*argumentum ad baculum* et sur son traitement en traduction.

Les choix de traduction opérés par les principaux quotidiens français en ligne en faveur de la mise en circulation des tweets menaçants de l'ex président états-unien dans font l'objet d'une analyse qui s'inscrit conformément à la perspective de la « transédiction » (Stetting 1989) adoptée, dans ce cas précis, dans un cadre numérique intermédiatique.

Quant à Michela Tonti, son étude est centrée plus spécifiquement sur la traduction automatique des métaphores formulées dans un cadre institutionnel.

L'auteure se penche sur les discours produits dans une situation de séance formelle avec des pairs par le Président du Conseil européen, Charles Michel lors de la Conférence sur l'avenir de l'Europe et par le Président Emmanuel Macron en clôture de la présidence française du Conseil de l'Union européenne. Cette analyse traductologique vise à étudier les stratégies de traduction de la saillance figurale et de la portée argumentative d'une métaphore dans les allocutions présidentielles concernées en comparant l'output proposé par deux différents systèmes de traduction neuronale (*eTranslation* et *DeepL*) avec les versions post-éditées existantes afin de montrer la spécificité propre à l'apport humain en phase de traduction d'une métaphore argumentative.

### **2.3. Rhétorique et nouvelles formes de délibération : dispositifs et identités numériques**

Le dernier axe de ce numéro monographique, consacré aux stratégies rhétoriques du discours numérique, propose de s'arrêter autour de nouvelles

formes de délibération dans le but d'attirer l'attention sur la nature des dispositifs ainsi que sur les identités numériques.

Tout d'abord il nous paraît capital de mettre en évidence ce que Marie-Anne Paveau (2016) appelle « délinéarisation sémiotique » : la numérisation de plus en plus croissante des sociétés engendre le développement de discours mobilisant, au-delà de la maîtrise de la langue, des compétences liées aux médias utilisés. La publication d'un billet, le partage d'un lien, l'écriture d'un message, l'emploi des hashtags ou d'émoticônes concrétisent cette « délinéarisation sémiotique » du discours numérique. Le tweet contient, en effet, différentes formes technolangagières : des technomots, le pseudo (précédé d'un arobase @), ainsi que des hyperliens.

Ces technomots contribuent à concrétiser « la délinéarisation » citée auparavant, à savoir « l'intervention d'éléments cliquables dans le fil du discours, qui dirigent l'écriteur d'un fil-source à un fil-cible, instaurant par là une relation entre deux discours (par ex. un hashtag) ». A cela s'ajoute la fonction de cadrage et de thématisation du # qui participe à la cohérence. Toujours selon l'auteure, l'hyperlien, par exemple, est conçu comme une forme cliquable qui ouvre sur un autre texte. Ce faisant il délinéarise l'énoncé.

Or, cette stratification de l'énoncé passe également par la multiplication de la voix du rhéteur qui devient ainsi composite et collective. Les concepts de polyphonie et de dialogisme. En d'autres termes, la présence, par exemple, d'éléments cliquables à l'intérieur d'un discours fait en sorte que les voix orchestrées dans le discours soient plurielles. Si l'on observe ce phénomène d'un point de vue théorique plus large, dans le cadre d'une théorie de l'argumentation où la (nouvelle) rhétorique est conçue comme une branche de l'Analyse du Discours (désormais AD) (Perelman & Olbrechts Tyteca 1970 ; Amossy 2000), le discours numérique se présente comme possédant une nature potentiellement très polyphonique. De plus, si l'on revient aux tweets, ils sont souvent retweetés et engagent fréquemment des échanges conversationnels. Non seulement les internautes énoncent leur propre point de vue singulier mais ils entament, presque simultanément, des dialogues parallèles. Cette hétérogénéité énonciative met ainsi en cause l'unicité du sujet parlant. Il s'agit du fait que le sujet parlant est nécessairement et constamment traversé par le discours de l'autre, et n'existe pas indépendamment de lui.

En dernier lieu, ces nouvelles formes de délibération ouvrent la voie à des réflexions théoriques concernant la composante éthotique de la prise de parole numérique : d'une instance plurielle (Amossy & Orkibi 2021) à la « responsabilité du manipulateur » (Charaudeau 2020 : 161), du singulier au collectif (Paissa & Koren, 2020) les nouveaux médias permettent non seulement la production d'un discours qui dépasse les frontières de l'opinion personnelle mais facilitent aussi une certaine appropriation étendue du

discours même. Or, de nombreux travaux ont été consacrés aux problèmes de la construction et de la régulation de l'identité numérique en essayant de « mettre en lumière les ressorts et dilemmes de la présence en ligne et de l'«être ensemble» » (Fourmentaux 2015). Cependant la question de l'identité comme production discursive saisie dans sa dimension narrative reste à être creusée. L'énonciation devient porteuse de « formes identitaires » rappelant les traces de la subjectivité dans le langage (Benveniste 1974, Kerbrat-Orecchioni 1980). Cela signifie que la présence du locuteur se manifeste dans le discours numérique à partir de sa prise de position qui s'affiche au nom du « je » et organise également l'espace social des relations entre « je », « tu » et « il » (Benveniste 1974 : 67, Beyaert-Geslin 2017).

Au final, le dispositif médiatique, d'un côté, et les différentes facettes de l'ethos en contexte numérique s'associent ainsi à la disponibilité immédiate du discours produit dans la toile. La présence de multiples réseaux d'influence a permis d'élargir l'espace public de discussion mais comment et au nom de qui le discours numérique devient-il argument dont la fonction est de persuader l'auditoire de l'Internet? Quelle place pouvons-nous consacrer à la notion d'autorité, d'autorialité ?

Lors de sa conférence plénière ouvrant la Journée de Modène, Stefano Vicari s'était justement penché sur les procédés de construction de l'autorité discursive. Sa contribution à l'intérieur de ce volume, intitulée « Autorité et médias sociaux. Une approche discursive de l'autorité dans le Web social », représente la volonté d'étoffer la notion d'autorité à travers une double volonté : d'une part, la volonté de l'auteur d'avancer des éléments définitoires, d'autre part, le besoin de plonger la notion d'autorité dans des manifestations situées dans le Web dit social ou participatif. Dans ce but, Stefano Vicari soumet à notre attention trois cas de figure prototypiques de la communication dans les plateformes du Web collaboratif : la communication mémétique, la pratique du retweet et un projet d'écriture créative collaborative sur Twitter, « Bowary ». Ce triple champ d'investigation, hétérogène du point de vue des caractéristiques linguistico-discursives et technologiques mises en place par ces trois environnements, permet à l'auteur de reconstruire un discours marqué par une demande constante de confiance et par la construction d'une stable autorité discursive pour les différentes communautés d'utilisateurs. Le premier cas de figure proposé par Stefano Vicari porte sur les mêmes qui incarnent une stratification de taille des caractéristiques techno-énonciatives distinctives de ces artefacts numériques. Plus précisément, l'auteur insiste sur la coexistence de paramètres technologiques et de certaines postures énonciatives qui sont à la base du mécanisme d'autorisation du même. Stefano Vicari prolonge ensuite sa réflexion à travers l'étude de la structure profilairique typique du Web 2.0 et des pratiques du partage, notamment au sein des communautés scientifiques sur Twitter par l'utilisation du retweet. La nature collective et « solidaire » de la

construction de l'autorité parmi les usagers pris en compte constitue, selon l'auteur, une « autorité solidaire épistémique » qui fusionne légitimité médiatique et autorité institutionnelle scientifique. Stefano Vicari aborde aussi la question de l'augmentation qui est au cœur des productions technodiscursives : il analyse les stratégies utilisées au sein d'un projet d'écriture créative collaborative sur Twitter, « Bowary », qui lui permet de mettre en exergue le rapport de parenté entre la notion d'autorité et les nouvelles formes d'auctorialité partagée en ligne. Sa contribution condense donc une panoplie de questionnements qui résonnent à l'intérieur de ce volume et qui, vis-à-vis des réflexions proposées par Claudia Cagninelli et Nora Gattiglia, illustrent au mieux la délinéarisation de l'énoncé dans les productions technodiscursives.

La contribution de Claudia Cagninelli se propose d'analyser les effets rhétoriques d'un type particulier de tweet, le « retweet avec citation ». Le titre de sa réflexion « Effets rhétoriques de l'augmentation énonciative des discours numériques » évoque immédiatement le poids argumentatif de la notion d'augmentation maintes fois évoquées dans ce volume. L'auteure s'intéresse aux traces de cette pratiques technodiscursive à l'intérieur d'un corpus relatif au débat public français sur la fin de vie. Dans le but de dessiner le périmètre technique et énonciatif tant extensible des discours numériques, Claudia Cagninelli fait ressortir deux procédés distinguant la construction des retweets avec citation: d'une part, elle analyse l'enchaînement argumentatif réalisé par le biais d'un connecteur, d'autre part, elle met l'accent sur la valeur de la reprise dialogique. La mobilisation d'un connecteur de la part des usagers permet l'activation d'un discours soit confirmatif soit dissensuel tandis que la reprise dialogique peut véhiculer une contestation métalangagière ou bien proposer un recadrage du discours cité. Claudia Cagninelli photographie donc les effets rhétoriques de l'augmentation énonciative dans le cas des retweets avec citation dans le but de mettre en relief ce que l'auteure appelle « fonction d'attestation technodiscursive ». La valeur citationnelle du corpus analysé permettrait, en effet, un partage ordonné et vertical de la responsabilité énonciative.

Dans un discours prononcé à Quimper le 28 juin 2018, le président français Emmanuel Macron souligne les dangers d'une « lèpre nationaliste » qui se propage en Europe. La contribution de Nora Gattiglia creuse les réactions polémiques déclenchées sur les réseaux sociaux de la part de citoyens qui se sentent concernés. L'auteure explore, notamment, les hashtags militants #JeSuisLépreux et #Lépreux, pensés pour engager une polémique contre Emmanuel Macron. Nora Gattiglia se penche donc sur un corpus de 146 tweet collectés de juin 2018 à septembre 2022 où l'on retrouve ces hashtags. Son étude, intitulé « Entre «lèpre nationaliste» et populisme: l'émergence d'une subjectivité politique pathogénique sur Twitter à travers les hashtags #JeSuisLépreux et #Lépreux », fait émerger deux fronts

argumentatifs : un ensemble d'utilisateurs conteste l'équivalence qui est posée entre « nationalisme » et « lèpre », reconnaissant la valeur négative attachée à cette dernière notion et réagissant de manière polémique pour redéfinir leur identité nationaliste en termes plus positifs ; d'autres utilisateurs s'approprient la métaphore et la resignifie à travers la mobilisation d'un univers de révolte, de « contaminations » et de soulèvement collectif. Le trait identitaire « nationaliste » des locuteurs pris en examen se façonne donc de manière différente et sollicite des questionnements inhérents aux rapports entre argumentation politique et raisonnement analogique dans le Web 2.0.

**Bionotes:** Iliaria Cennamo est chercheuse de langue française et de traduction à l'Université de Turin et spécialiste de traductologie. Ses recherches portent sur la formation en traduction et sur l'analyse et la traduction de discours institutionnels. Elle est membre du groupe de recherche « Droits et variétés linguistiques à l'aune de l'I.A. » du Centre d'Excellence Jean Monnet: « L'intelligence artificielle pour l'intégration européenne » *AI4EI* (Centre de recherche sur l'Europe *TO-Europe* du département de *Culture, Politiche e Società* de l'Université de Turin).

Fabio Libasci est chercheur à l'Université de l'Insubrie. Il s'intéresse aux études proustiennes, aux écritures de soi et aux rapports entre la littérature et la photographie. En 2016 il a co-édité *Littérature et sida, alors et encore* (Brill-Rodopi), en 2018 il a publié *Le passioni dell'io. Hervé Guibert lettore di Michel Foucault* (Mimesis) et en 2023 il a édité *Hervé Guibert. Les échos d'une œuvre* (Classiques Garnier). Il est membre du Centre de Recherche Argo.

Silvia Modena est professeure associée de langue française et de traduction à l'Université de Modène et Reggio d'Emilie et spécialiste d'analyse du discours. Ses recherches portent sur le discours politico-économique, l'argumentation et la socio-terminologie. Elle est membre du réseau Draine («Haine et rupture sociale : discours et performativité») et du groupe de recherche «Analyse du discours, argumentation, rhétorique» (ADARR).

**Authors' addresses:** [ilaria.cennamo@unito.it](mailto:ilaria.cennamo@unito.it); [fabio.libasci@unimore.it](mailto:fabio.libasci@unimore.it); [silvia.modena@unimore.it](mailto:silvia.modena@unimore.it).

**Acknowledgements:** Nous souhaitons remercier la *Società Universitaria per gli Studi di Lingua e Letteratura Francese* (SUSLLF) qui a rendue possible la journée d'études étant à l'origine de ce projet de publication. Nous remercions également les départements porteurs de cette journée : le département de *Studi Linguistici e Culturali* de l'Université de Modène et Reggio d'Émilie, et le département de *Scienze economico-sociali e matematico-statistiche* de l'Université de Turin.

## References

- Amossy R. 2000, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction. Comment peut-on agir sur un public en orientant ses façons de voir, de penser ?*, Nathan Université, Paris.
- Amossy R. & Orkibi E. 2021, *Ethos collectif et identités sociales*, Classiques Garnier, Paris.
- Abadou F., Saleh K. 2019, *Coherence in Machine Translation Output*, in "Traduction et Langues" 18.2 (2019), pp. 180-199.
- Baroni R. 2017, *Pour une narratologie transmédiat*, in "Poétique" n. 182, pp. 155-175.
- Bartoletti I. 2020, *An artificial revolution: On power, politics and AI*. Indigo Press, Milan.
- Bawden R., Sennrich R., Birch A., et al. 2017. "Evaluating discourse phenomena in neural machine translation". arXiv preprint arXiv:1711.00513, URL: <https://arxiv.org/pdf/1711.00513.pdf>
- Beyaert-Geslin A. 2017, *Sémiotique du portrait. De Dibutade au selfie*. De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, DOI : 10.3917/dbu.beyae.2017.01.
- Benveniste E. 1974, *Problèmes de linguistique générale*, Tome I et II, Gallimard, Paris.
- Bon F. 2011, *Après le livre*, Éditions du Seuil, Paris.
- Bourdieu P. 2002 [1989], *Les conditions sociales de la circulation internationale des idées*, in « Actes de la Recherche en Sciences Sociales », 145, 2002, pp. 3-8.
- Casanova P. 2008 (1999), *La République mondiale des lettres*, Éditions du Seuil, coll. Points Essais, Paris.
- Charaudeau P. 2020, *La manipulation de la vérité. Du triomphe de la négation aux brouillages de la post-vérité*, Lambert-Lucas, Limoges.
- Compagnon A. (1998), *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Éditions du Seuil, Paris.
- Delorme Benites A. 2021, *Vers une littéracie de la traduction automatique: l'aspect syntaxique*, communication présentée lors du Colloque AFFUMT: Former aux métiers de la traduction aujourd'hui et demain, En ligne, 8-9 avril 2021. URL: <https://digitalcollection.zhaw.ch/handle/11475/22250>
- El Qasem F., Plassard F. 2017 (ed.), *Traduire, écrire, réécrire dans un monde en mutation / Writing and Translating as changing Practices*, volume 15, numéro 2, « Revue FORUM, la Revue internationale d'interprétation et de traduction », John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia.
- Folkart B. 1991, *Le Conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*. Québec : Editions Balzac, Collection : L'Univers des discours.
- Fort C., Lautel-Ribstein F. 2013 (ed.), *La rhétorique à l'épreuve de la traduction*, in « Revue Des mots aux actes », 5, Editions Anagrammes, décembre 2013, URL : <https://www.septet-traductologie.com/revue-septet/1272-2/>
- Fourmentraux J.-P. 2015, *Identités numériques. Expressions et traçabilité*, CNRS Éditions, Paris.
- Froeliger N. 2013, *Les Noces de l'analogique et du numérique : De la traduction pragmatique*. Belles lettres, collection Traductologiques, Paris.
- Gefen A. 2021, *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Éditions Corti, Paris.
- Godard, B. 2001, *L'Éthique du traduire : Antoine Berman et le « virage éthique » en traduction*. TTR, 14(2), pp. 49-82.
- Guidère M. 2009, *De la traduction publicitaire à la communication multilingue*, in « Meta », volume 54, numéro 3, pp. 417-430.

- Guidère M. 2008, *La communication multilingue : traduction commerciale et institutionnelle*, De Boeck, Bruxelles.
- Kenny D. 2022 (ed.), *Machine translation for everyone: Empowering users in the age of artificial intelligence*, Language Science Press, Berlin.
- Kerbrat-Orecchioni C. 1980, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris.
- Lavault-Olléon E. 2019, « Quelle traductologie pour la traduction outillée d'aujourd'hui ? » in Elisabeth Lavault-Olléon et Maria Zimina-Poirot (ed.), *Traduction et technologie, regards croisés sur de nouvelles pratiques*, « Des mots aux actes », 2019, n° 8. Classiques Garnier, Paris, pp. 25-46.
- Looock R. 2019, *La plus-value de la biotraduction face à la machine. Le nouveau défi des formations aux métiers de la traduction*, in « Traduire. Revue française de la traduction », (241), pp. 54-65.
- Maingueneau D. 2016, *L'ethos discursif et le défi du Web*, in « Itinéraires » [en ligne], 2015-3, URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3000>
- Maingueneau D. 2012, *Que cherchent les analystes du discours ?*, in « Argumentation et Analyse du Discours [En ligne], 9, URL : <http://journals.openedition.org/aad/1354>.
- Marchisio, K., Duh, K., Koehn, P. 2020, *When does unsupervised machine translation work?*. In Proceedings of the Fifth Conference on Machine Translation, pp. 571–583, Online. Association for Computational Linguistics, URL : <https://aclanthology.org/2020.wmt-1.68.pdf>.
- Meizoz J. 2019, *Extension du domaine de l'œuvre* in Gallerani G. M. et Gnocchi M. C (eds)., “Interférences littéraires” n. 23, pp. 186-193.
- Monti J. 2019, *Dalla Zairja alla traduzione automatica. Riflessioni sulla traduzione nell'era digitale*, Paolo Loffredo, Naples.
- Paveau M.-A. 2017, *L'Analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*, Hermann Éditeurs, Paris.
- Paissa P. & Koren R. 2020, *Du singulier au collectif : construction(s) discursive(s) de l'identité collective dans les débats publics*, Lambert-Lucas, Limoges.
- Paveau M.-A. 2016, *Des discours et des liens. Hypertextualité, technodiscursivité, écriture*, in « Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours [en ligne] », 42, URL : <http://journals.openedition.org/semen/10609>.
- Perelman C. & Olbrechts Tyteca L. 1970, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.
- Pineira-Tersmontant C. 2020 (ed.), *Traductologie et discours : approches théoriques et pragmatiques*, « Des mots aux actes », 2020, n° 9. Classiques Garnier, Paris
- Rist G. 2017, *Les Mots du pouvoir: Sens et non-sens de la rhétorique internationale*. Graduate Institute Publications, Genève.
- Rochard M. 2017, *Du papier au numérique, traduction et mutations technologiques*, in El quasem Fayza et Freddie Plassard (ed.) *Traduire, écrire, réécrire dans un monde en mutation / Writing and Translating as changing Practices*, volume 15, numéro 2, « Revue FORUM , la Revue internationale d'interprétation et de traduction », John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, pp. 212-227.
- Rosenthal O. - Ruffel L. (eds) 2010, *La littérature exposée. Les écritures hors du livre*, in Littérature n. 160.
- Saemmer A. 2015, *Rhétorique du texte numérique*, Presses de l'ENSSIB, Lyon.
- Stetting, K. 1989, *Transediting – A new term for coping with the grey area between editing and translating*, in Caie G. (ed.). *Proceedings from the fourth Nordic conference for English studies*, Copenhagen, University of Copenhagen, pp. 371-382.

- Théron F & Bonnet G. 2019, La littératube: une nouvelle écriture? Actes de la journée d'étude du 13 novembre 2018 à l'Université de Lyon 2. Fabula. <https://www.fabula.org/colloques/index.php?id=6252&fbclid=IwAR3TXAie0dwa-j2rZM4m0S2Czl-DtNgc1QRQbpKAuqUxiVqBfy19DPuwn0M>
- Yvon, F. 2023. *La traduction multilingue: analyse d'une prouesse technologique*. MediAzioni, 39, A17-A34. <https://doi.org/10.6092/issn.1974-4382/18785>.